

INCORROMPUES



MICHEL BOISSET

Michel Boisset

Incorrompues

© Michel Boisset, 2026

ISBN numérique : 979-10-405-9020-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre 1 Luna

— Benvenuti a tutti, soprattutto ai Francesi. Je suis Luna Ricci, votre guide.

Appelez-moi Luna. Vous devez être quatorze et apparemment il n'y a pas de touriste clandestin. Cela m'est déjà arrivé !

La voix était claire, sans accent et portait bien.

Le petit groupe de Français : shorts, tee-shirts, casquettes et sandales pour les hommes, shorts ou robes légères, chemisiers colorés, chapeaux de paille et chaussures en toiles à talons carrés pour les dames. Un touriste détonnait un peu, avec un costume gris et des chaussures de ville ; on sentait qu'il venait à peine d'ôter sa cravate.

Mais tous les visages étaient éveillés, attentifs, n'ayant d'yeux que pour celle qui allait devenir leur phare romain, pour une semaine.

Grande et potelée, la trentaine bien entamée, elle imposait son visage bronzé à yeux bleu clair, cheveux auburn, pommettes parsemées de taches de rousseur et un large sourire d'accueil qui faisait oublier déjà les quelques désagréments du voyage, avec des bagages égarés.

— Nous sommes donc au sud de Rome, à la porte de Saint Sébastien. Après la construction des murs d'Aurélien pour protéger la ville des invasions barbares, au troisième siècle après notre ère, l'entrée dans Rome se faisait au sud par la porta Appia, maintenant porta San Sebastiano.

— Excusez-moi, intervint un touriste, crayon levé au-dessus d'un petit carnet à spirale, vous avez daté les murs, d'après notre ère, cela veut dire ?

— En archéologie, comme en Histoire, expliqua Luna calmement, on ne dit plus avant ou après Jésus Christ, pour ne pas imposer une lecture propre à une religion, d'autant que l'on sait que la naissance supposée du Christ n'a rien à voir avec l'an un. Rappelons que c'est au sixième siècle, qu'un moine a calculé que le Christ était né 753 ans après la fondation de Rome.

On pensait ainsi remettre les compteurs à zéro, mais les Romains ignoraient ce chiffre et c'est ainsi qu'a été arrêté l'an 1.

Quant à la date du 25 décembre, elle fut fixée par le Pape Libère en 354 de notre ère, pour confondre Noël avec la fête païenne du soleil vainqueur, les Saturnales romaines correspondant au solstice d'hiver, depuis constaté autour du 21 décembre.

Donc vous ne m'entendrez pas citer de dates avant ou après Jésus Christ, mais avant ou après notre ère. D'autres historiens disent « avant ou après l'ère

commune ».

— Je ne suis pas sûr d’avoir tout noté, mais c’était très clair, merci madame Luna.

— Ah non ! Vous m’appelez Luna tout court, comme je vous l’ai proposé, sinon c’est signora Ricci. Comment s’appelle votre épouse à côté de vous ?

— Je m’appelle Hortense Couffard, répondit étonnée, la voisine du touriste questionneur.

— Eh bien, monsieur Couffard, que penseriez-vous si j’appelais votre femme, Madame Hortense ? Bien, reprenons le cours de notre visite.

Le petit groupe s’ébroua, en ne ricanant pas trop fort, mais l’ambiance était passée de studieuse à rigolarde.

— Il faut toujours que tu te fasses remarquer...

La voix d’Hortense s’estompa sous le bruit des pas crissant sur le chemin gravillonneux.

— Donc, c’est ici que commence la plus célèbre et la plus ancienne des voies romaines, connue sous le nom de Regina Viarum, la reine des routes, construite à partir de 312 avant notre ère, par le Censeur Appius Claudius, surnommé Caecus, lorsqu’il devint aveugle. Vous retrouvez cette racine latine dans le mot français « cécité ».

Il faudra plus de cent ans aux travaux publics de l’époque, pour que la Via Appia aboutisse à Brindisi, tout au sud de la botte, dans les Pouilles, le port d’embarquement pour la Grèce et l’Orient.

Sur les premiers kilomètres, vous percevez déjà que la via est jalonnée de tombeaux et de villas romaines en ruine, sans oublier, nous en visiterons une, les célèbres catacombes de Saint Sébastien ou de Saint Calixte.

La voie est large de 4 mètres 15, de façon que deux chariots puissent se croiser, et pavée de dalles de basalte volcanique. Elle a été conçue, vous le voyez bien d’ici, légèrement convexe pour permettre l’écoulement latéral des eaux pluviales et la route est flanquée de trottoirs en terre battue, avec une bordure en pierre.

— La crépidine, chuchota le jeune homme en costume.

— C’est le terme exact, reconnu Luna. Vous vous y connaissez en architecture romaine ?

— Pas spécialement. Je termine des études d’archéologie à Paris et je me suis spécialisé sur les constructions militaires grecques et romaines. Je m’appelle François Lapeyre et j’ai appris que pour construire une route romaine sur une longueur d’un mille, soit un kilomètre six cents, les esclaves et les ouvriers

déblayaient plus de 45 000 m³ de terre et de cailloux pour lisser le revêtement avant de le paver. La technique excluait de laisser le moindre obstacle mais permettait de réaliser un minimum de virages pouvant freiner les chars.

— Sait-on de quels outils ils se servaient, demanda Couffard, prêt à noter la réponse.

— Continuez François, je vous écoute, sourit Luna, ayant peu envie de répondre à son touriste préféré.

François avait la voix d'un homme de 25 ans, la minceur d'un étudiant travaillant pour payer ses études, la gestuelle de celui ayant l'habitude d'exposer ses idées, mais trop attentif aux réactions de son auditoire.

— Les arpenteurs romains utilisait la groma, une équerre dotée de fils à plomb, le chorobate une grande règle d'environ six mètres, pour le calcul de niveaux et construire des pentes régulières, enfin le dioptre, un triangle avec fil à plomb pour s'assurer du bon nivellement de la route.

Les ingénieurs devaient tenir compte du relief, réaliser des ponts en bois ou en pierre et concevoir des virages avec une voie très élargie permettant de pivoter au mieux.

Mais comme de nos jours, il fallait aussi tenir compte des propriétés privées traversées et gérer des expropriations partielles.

Pour construire une bonne route comme la via Appia ou la via Latina, il faut donc creuser pour obtenir un sol nivelé ou tassé ; ensuite on pose un statumen de pierres plates sur 50 centimètres, puis les ouvriers étalent le rudus, qui est un amalgame de petits cailloux sur près de 20 centimètres ; ensuite on étale le nucleus qui est un mortier de sable et de chaux sur 40 centimètres, et enfin est posé le summum dorsum, qui est la couche finale de 30 centimètres, faite de graviers enrobés de béton ou bien de pavés ou encore de dalles, comme ici.

— Vous comprenez pourquoi, intervint Luna, il fallait des années pour construire ces voies, sans oublier qu'il fallait pouvoir les financer !

Merci beaucoup François, je vois que nos journées vont s'enrichir de vos connaissances.

François sentit une rougeur envahir ses joues et les bruyants applaudissements de quelques touristes ne firent qu'en accroître la teinte.

— Vous êtes toujours vêtu ainsi, ou il vous arrive d'égayer un peu votre tenue, lui demanda Luna en s'approchant de lui.

— Si j'avais récupéré ma valise, j'aurais plutôt mis, comme eux, un jean et un tee-shirt. Vous avez décidé de me bizuter ? Je sais aussi me taire, répondit François, surpris de cet échange.

— Ah ! Je suis une Italienne expansive, extravertie. Je ne voulais pas vous faire rentrer dans votre coquille ! Bon, mi scusi, je vous prends la main et on avance ensemble sur la Via Appia, comme un vieux couple de patriciens allant se recueillir sur le tombeau familial.

L'étonnant équipage commença à déambuler sur les pavés mouchetés de touffes d'herbe, suivi par des touristes satisfaits de disposer à présent de deux guides.

— On fait un peu gamins à marcher la mano dans la mano, ou alors je préférerais que ce soit pour aller ailleurs qu'au cimetière, râla François.

— Désolée, ricana Luna. Pour l'instant je n'ai rien de mieux à vous offrir qu'un musée ou des catacombes.

François sentit la main chaude et sèche, aux longs doigts effilés, s'échapper de la sienne pour se réfugier dans une poche profonde de la courte robe blanche de Luna.

Le geste avait-il été chaleureux, simplement sympathique, latin, ou encore habituel ?

Le pire, se dit François, serait que ce soit juste un geste maternel !

— Revenons, si vous le voulez bien, à notre visite qui continue à présent par le Musée des Murs, lequel retrace l'histoire des fortifications de Rome et tout particulièrement des murs d'Aurélien.

La voix de Luna teintait calme et claire sous un soleil dont les rayons brûlants avaient rassemblé le groupe de touristes à l'ombre du mur.

— En plus l'entrée est gratuite et cela me laisse un bon quart d'heures de repos, commenta Luna à voix basse.

— Mais Luna, pourquoi toutes ces tombes le long de la via Appia, demanda l'inévitable Couffard ?

— Les sépultures étaient placées hors des murs de la ville, répondit Luna, pour se protéger de toute propagation de maladies. Comme la plupart des peuples de l'Antiquité, les Romains avaient une espérance de vie bien plus courte que la nôtre ; les maladies étaient nombreuses et les connaissances médicales balbutiantes, notamment pour enrayer les épidémies.

Les rituels funéraires jouaient alors un rôle essentiel pour honorer les membres décédés des familles patriciennes, notamment avec des sarcophages en marbre.

Les Romains pratiquaient deux formes d'enterrement : la crémation, les cendres du défunt étant placées dans des urnes, et l'inhumation, qui devint plus populaire parce que moins coûteuse, le corps intact étant déposé dans un linceul

de lin.

Pour la plèbe, les morts étaient enterrés ainsi, avec bien peu de terre pour les recouvrir.

Faute de place suffisante tout au long des routes, les romains créèrent des cimetières souterrains, ce seront les catacombes. Tu veux apporter une précision, monsieur l'étudiant ?

— Avec plaisir, maîtresse, répondit François, en riant.

Les Romains étaient très superstitieux et croyants et ils pensaient que l'exécution bien conforme des rites funéraires ancestraux était importante pour l'obtention d'une vie après la mort.

Toutefois les Romains les plus pauvres et les esclaves pouvaient être jetés dans des fosses communes, sans cérémonie.

Au niveau du rituel, tout commençait par le funus, un temps de deuil intermédiaire entre les vivants et la mort.

Puis commence le temps de faire son deuil, c'est le planctus qui permet par les pleurs de communiquer la douleur de la perte d'un être cher et de canaliser collectivement la peur de la mort.

Les familles riches exposaient le corps en public, pendant plusieurs jours, pour que chacun puisse témoigner de son respect de la famille.

Alors seulement, on fermait les yeux du défunt, et on l'embrassait sur la bouche pour recueillir son dernier souffle ; on s'assurait ainsi de son décès, y compris en l'appelant trois fois, à haute voix : c'était la conclamation.

Le corps était lavé et une pièce de monnaie, l'obole, peu importe sa valeur, était placée dans sa bouche, en paiement à Charon du transport en barque, sur le fleuve des enfers.

Le corps pouvait alors être transporté jusqu'au lieu de l'enterrement, en le faisant sortir de la maison, les pieds en avant. Vous connaissez l'expression française « sortir les pieds devant ».

Les patriciens bénéficiaient d'enterrements raffinés avec des musiciens, des pleureuses professionnelles, des danseurs, et un cortège de chars jusqu'au tombeau familial.

Le corps inhumé était alors déposé dans un cercueil de métal, de bois ou de marbre.

Je précise que tout Romain de plus de 6 ans restait en deuil une année après l'enterrement d'un membre de la famille.

Mais ce deuil, porté avec ostentation, n'empêchait pas des banquets copieux et arrosés autour de la tombe pour se souvenir de bons moments passés avec le

défunct.

Bon, j'arrête là, je crois que j'ai un peu soif.

— Ah oui, s'exclama Hortense Couffard, il faut aussi penser aux vivants que nous sommes !

La forte femme commençait à imposer son autorité auprès du groupe touristique. Son mari, grand, mais fluët à côté d'elle, la suivait avec son petit carnet, afin de se donner une contenance.

— Entrez dans le musée, dit Luna avec autorité.

Vous y serez à l'ombre et au frais. Ensuite nous irons déjeuner dans un curieux endroit qui nous permettra de continuer à baigner dans l'atmosphère de la Rome antique.

C'était remarquable, ajouta-t-elle en se penchant sur François. Mais ne les éreinte pas avec une foule de détail qui peuvent rappeler à certains de mauvais souvenirs de version latine.

— Si vous me redonnez la main, je vous suis au musée, réagit François.

— Tiens ! tu trouvais ça gamin pourtant ! Allez, on va sur la terrasse.

Elle glissa son bras par-dessus son cou et le poussa fermement à entrer.

Leur aparté y fut de courte durée. Les touristes avaient parcouru les salles d'exposition au pas de course, plus attentifs aux grognements de leurs estomacs qu'aux audiovisuels historiques.

Le couple Couffard s'approcha en premier, comme poussé par les autres à exprimer un désir partagé, « on déjeune où ? »

— On va marcher dix minutes, dit Luna, en passant par-dessus la via Appia Nuova et nous accèderons à une voie antique de délestage de la via Appia. Le restaurant est construit dessus.

— Me dites pas que vous les emmenez au MacDo, chuchota François, effaré ?

Un sourire coquin, un rien grimaçant, confirma ses craintes.

Finalement, ces Français si critiques sur la malbouffe, ne firent aucun commentaire, heureux de se poser, se nourrir et étancher leur soif.

La vue sous leurs pieds, au travers de plaques de verre, d'une voie pavée antique, bordée de quelques squelettes jadis enterrés le long, les mena à discuter entre eux de la mort, avec un détachement affiché.

— Après ça, dit Luna, toute trattoria ou pizzeria sera lieu de festin. C'est bien qu'ils se détendent entre eux. Alors à part tes études, François, comment vont tes amours ?

— Luna ! Je suis un garçon réservé, limite timide, peu efficace dans les rencontres de speed-dating.

Je ne suis pas plus un fan du film « la grande bouffe », je ne comprends pas le goût pour le naturisme et les films pornographiques me dégoutent. Cela dit, je suis très attiré par les femmes plus âgées que moi.

— Tu pouvais pas te contenter de dire ta dernière phrase ? Ça me suffisait bien.

Allez, mes petits Français, on repart sur la via Appia pour visiter le tombeau de Caecilia Metella. Un mausolée cylindrique orné de bucranes.

— De quoi, rugit Hortense ? Encore un mot nouveau !

— Vous comprendrez sur place, répondit François en riant.

Ils arrivèrent déjà fatigués devant le fameux mausolée, coiffé d'une coupole conique imposante.

— Regardez la dédicace du sarcophage, déclara Luna, je traduis : « À Cecilia Metella, fille de Quintus Creticus et femme de Crassus ». Son père était consul en 69 avant notre ère et son mari était le fils du célèbre Crassus, membre du triumvirat avec César et Pompée.

C'était donc un personnage important de la société romaine, vers la fin de la République.

La corniche du tombeau est ornée d'une frise en marbre de crânes décharnés de bœufs, les bucranes, mais aussi d'abondantes guirlandes de fruits et de fleurs.

Le monument a été refait en grande partie au XIV^{ème} siècle, mais en respectant les dessins connus du mausolée.

Les murs de la tour ont 11 mètres d'épaisseur et un passage, qui était peut-être plus masqué à l'époque, mène à la chambre mortuaire circulaire, comme vous le voyez.

Quelques sarcophages en pierre et en métal sont éparpillés autour, probablement abandonnés et vides, à usage de la famille.

— Celui-là, le couvercle en fer est un peu déplacé et... Oh ! Quelle horreur, hurla Hortense.

Une main d'une blancheur immaculée sortait par l'entrebâillement du couvercle, comme si le mort avait essayé de s'échapper du cercueil.

— Eloignez-vous, cria Luna ; ce n'est pas normal. Ils ont dû déplacer des cercueils et celui-ci contient peut-être un membre de la famille enterré plus tardivement. Ils ont utilisé ce site jusqu'à la Renaissance.

— Luna, intervint François, en observant la main encore bien en chair, bien que livide, les femmes portaient déjà des faux ongles à la Renaissance ?